

Le songe dans l'Enéide ⁽¹⁾

I

Le lecteur qui entreprendrait, comme l'y invite M. Bellessort ⁽²⁾, de lire l'Enéide d'abord comme un roman d'aventures, ne manquerait pas d'être frappé par les songes qui s'y rencontrent. Sur les douze chants, il en retiendra d'abord six d'étendue assez considérable, mais surtout d'importance capitale au point de vue du développement de l'action.

Suivons Enée dans ses pérégrinations. Un songe le met en route, et tout le poème n'existe que par ce songe : sans l'apparition d'Hector, sans les paroles décisives du héros défunt, qu'eût fait Enée ?

« Heu ! fuge, nate dea, teque his, ait, eripe flammis.
Hostis habet muros ; ruit alto a culmine Troia.
Sat patriae Priamoque datum : si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.
Sacra suosque tibi commendat Troia Penates ;
Hos cape fatorum comites, his moenia quaere,
Magna pererrato statues quae denique ponto. » ⁽³⁾

« Ah ! fuis, fils d'une déesse, et arrache-toi (dit-il) à ces flammes. L'ennemi est maître de nos murs ; Troie s'écroule de toute sa hauteur. Assez d'efforts ont été dépensés pour la patrie et pour Priam : si Pergame eût pu être défendue par le bras d'un homme, voici le bras qui l'aurait défendue. Ses objets sacrés, ses pénates, c'est à toi que Troie les confie. Prends-les pour compagnons de tes destins, et cherche pour eux ces remparts élevés qu'un jour tu bâtiras enfin, après avoir longtemps erré sur les mers. »

Sans ces paroles, Enée eût succombé, glorieusement certes, mais anonymement, dans les combats de rue de la dernière nuit. Le voici investi en songe d'une mission sacrée, absous du reproche de lâcheté que l'on pourrait lui adresser. Sa situation semblait sans issue :

⁽¹⁾ Fragment d'une dissertation sur *Le songe dans la littérature latine*.

⁽²⁾ André BELLESSORT, *Virgile, son œuvre et son temps* (Paris, 1920), p. 152.

⁽³⁾ *En.*, II, 289 sqq.

hostis habet muros ; mais voici la promesse de tout le poème : *his moenia quaere, magna pererrato statues quae denique ponto.*

Enée s'est embarqué et erre sur les mers. Des prodiges le chassent des terres où il aborde, et les oracles le trompent. C'est un songe (1) qui lui assignera enfin, avec certitude, le but de ses voyages : l'Italie. Il n'y parviendra cependant qu'après de nouvelles tribulations, et un long arrêt en Afrique, où le retiendra l'amour de Didon, qui, elle aussi, a quitté sa patrie à la suite d'un songe (2).

Mercure, sur l'ordre de Jupiter, rappelle à Enée sa mission ; le chef troyen arme ses vaisseaux, mais il faut que Mercure lui apparaisse de nouveau, en songe cette fois, pour précipiter son départ. Il lui reproche son inertie, lui représente, sur mer, les vents favorables, les complots de la reine abandonnée, sur le rivage ; et il conclut par une de ces maximes bien frappées comme les aimaient les Romains :

« Nate dea, potes hoc sub casu ducere somnos ?
 Nec quae te circum stent deinde pericula cernis ?
 Demens ! nec Zephyros audis spirare secundos ?
 Illa dolos dirumque nefas in pectore versat,
 Certa mori, varioque irarum fluctuat aestu.
 Non fugis hinc praeceps, dum praecipitare potestas ?
 Iam mare turbari trabibus saevasque videbis
 Collucere faces, iam fervere litora flammis,
 Si te his attigerit terris Aurora morantem.
 Eia age, rumpe moras. Varium et mutabile semper
 Femina. » (3)

« Fils d'une déesse, peux-tu, dans un tel danger, te livrer au sommeil ? Ne vois-tu pas les périls futurs, qui t'entourent ? Insensé ! N'entends-tu pas le souffle favorable des Zéphyrs ? Et elle, résolue à mourir, ne médite que ruses et crimes abominables, et sa poitrine est agitée des transports de sa colère. Que ne précipites-tu ta fuite, tant que la précipitation est possible ! Bientôt tu verras les vaisseaux sillonner la mer, des torches redoutables luire de toutes parts et les flammes briller sur les rivages, si l'Aurore te surprend attardé sur ces côtes. Allons ! trêve à ces délais ! Rien n'est plus ondoyant, plus mobile qu'une femme. »

Sur le sol italien, Enée trouvera des alliés et des ennemis. Des alliés : ce sera d'abord le roi Latinus, pour qui Enée est le gendre promis par les oracles. Les ennemis se concentrent autour de la grande figure du Rutule Turnus, le rival d'Enée.

(1) *En.*, III, 147-178.

(2) *En.*, IV, 560-570.

(3) *En.*, I, 353-359.

Or, c'est encore dans des songes qu'il faut chercher l'origine des sentiments, et de Latinus, et de Turnus. Le vieux roi est allé consulter l'oracle onirique du dieu Faunus ⁽¹⁾.

Le chef Rutule a reçu, en songe, la visite de la Furie Allecto, qui, déguisée sous les traits de la prêtresse Calybé, a excité sa colère :

« Turne, tot incassum fusos patiere labores
 Et tua Dardaniis transcribi sceptris colonis ?
 Rex tibi coniugium et quaesitas sanguine dotes
 Abnegat externusque in regnum quaeritur heres.
 I nunc, ingratis offer te, irrise, periculis ;
 Tyrrhenas, i, sterne acies ; tege pace Latinos.
 Haec adeo tibi me, placida cum nocte iaceres,
 Ipsa palam fari omnipotens Saturnia iussit.
 Quare age et armari pubem portisque moveri
 Laetus in arma iube, et Phrygios qui flumine pulchro
 Consedere duces pictasque exure carinas.
 Caelestum vis magna iubet. Rex ipse Latinus,
 Ni dare coniugium et dicto parere fatetur,
 Sentiat et tandem Turnum experiatur in armis. » ⁽²⁾.

« Turnus, souffriras-tu que tant d'efforts restent vains, et que ton sceptre passe à des colons tyriens ? Le roi te refuse une épouse, une dot payée par le sang, et il cherche pour son trône, un héritier étranger. Va maintenant, et, puisqu'on se joue de toi, va te précipiter dans des périls dont on ne te saura aucun gré ; va, écrase les armées tyrrhéniennes, et assure la paix des Latins. Voilà les paroles que la puissante fille de Saturne elle-même m'a ordonné de t'adresser sans détour, tandis que tu reposes paisiblement pendant la nuit. Courage donc, hâte-toi d'armer la jeunesse et de la conduire hors des murs au combat ; et ces chefs phrygiens, qui sont venus s'établir sur notre beau fleuve, brûle-les avec leurs vaisseaux. Ainsi l'ordonne la puissante volonté des dieux. Que le roi Latinus lui-même, s'il ne se déclare prêt à t'accorder sa fille et à tenir sa promesse, apprenne enfin à ses dépens à connaître Turnus sous les armes. »

Enée, attristé, découragé à la pensée de tant de guerres à entreprendre, *tristi turbatus pectora bello* ⁽³⁾, voit le dieu du Tibre lui apparaître, et lui révéler qu'il est arrivé au terme de ses courses et de ses maux, tout près de l'emplacement où s'élèvera la ville qu'il doit fonder :

Hic locus urbis erit, requies ea certa laborum ⁽⁴⁾.

En même temps, le dieu lui indique par quel moyen il remportera la victoire :

⁽¹⁾ *En.*, VII, 81-101.

⁽³⁾ *En.*, VIII, 29.

⁽²⁾ *Ibid.*, VII, 421-434.

⁽⁴⁾ *En.*, VIII, 46.

Nunc qua ratione quod instat
Expeditas victor, paucis, adverte, docebo (1).

« Maintenant, comment sortiras-tu vainqueur de tous les périls ?
Ecoute, je te l'apprendrai en peu de mots. »

Enée trouvera des alliés :

Arcades his oris, genus a Pallante profectum,
Qui regem Euandrum comites, qui signa secuti,
Delegere locum et posuere in montibus urbem,
Pallantis proavi de nomine Pallanteum.
Hi bellum assidue ducunt cum gente Latina ;
Hos castris adhibe socios et foedera iunge. (2)

« Des Arcadiens, race issue de Pallas, partis sous la conduite et les drapeaux d'Evandre, ont choisi ces lieux et sur des montagnes ont bâti une ville, qu'ils ont appelée Pallantée, du nom de leur ancêtre Pallas. Ils font continuellement la guerre à la nation latine. Accueille-les comme alliés dans ton camp, et conclus un traité avec eux. »

Un songe avait mis Enée en marche ; c'est donc encore un songe qui assigne un terme à ses pérégrinations. Cette simple constatation suffirait à faire voir quelle place les songes tiennent dans le « roman » de l'Énéide.

II

Nous n'avons fait état, cependant, que des plus importants, et il nous reste à en signaler quelques autres.

Deux brefs passages montrent Enée et Didon obsédés chacun par leurs visions nocturnes, lorsque le Destin s'oppose à leur amour. Le héros troyen croit entendre son père Anchise qui le rappelle au devoir :

Mē patris Anchisae, quotiens umentibus umbris
Nox operit terras, quotiens astra ignea surgunt,
Admonet in somnis et turbida terret imago (3).

Mon père Anchise, dès que la nuit couvre la terre de ses humides ténèbres, dès que se lèvent les astres enflammés, vient m'avertir en songe, et m'effrayer de son fantôme irrité.

(1) *En.*, VIII, 49-50.

(3) *En.*, IV, 351-353.

(2) *En.*, VIII, 51-56.

Agit ipse furentem
 In somnis ferus Aeneas ; semperque relinquit
 Sola sibi, semper longam incommitata videtur
 Ire viam, et Tyrios deserta quaerere terra (1).

Ajoutant à son délire, Enée lui-même, farouche, la poursuit dans son sommeil ; et sans cesse elle se voit abandonnée de tous, sans cesse parcourant, privée de compagnons, une route interminable, à la recherche des Tyriens dans un pays désert.

Lors de la sédition des femmes en Sicile, la pseudo-Béroé, engageant les Troyennes à ne pas aller plus loin, ne manque pas de joindre l'autorité d'un songe à son argumentation.

Nam mihi Cassandrae per somnum vatis imago
 Ardentes dare visa faces : « His quaerite Troiam,
 Hic domus est, inquit, vobis. » Iam tempus agi res,
 Nec tantis mora prodigiis. (2).

Car le fantôme de la prophétesse Cassandre m'est apparu pendant mon sommeil, et il me tendait des torches enflammées : « C'est ici qu'il vous faut chercher une nouvelle Troie et établir vos demeures. » Le temps d'agir est venu : de si grands prodiges n'admettent point de retard.

Le VI^e livre marque un temps d'arrêt dans l'action. Est-ce à dire que les songes n'y joueront aucun rôle ? Virgile leur attribue trop d'influence sur le cours des événements pour les oublier dans l'exposé philosophique et religieux de son système du monde. Dès son entrée dans la demeure d'Orcus, il signale, au milieu des allégories des Soucis, de la Crainte, du Sommeil, l'orme touffu dont les feuilles abritent les vains songes. Il note aussi qu'Enée sort par la porte d'ivoire, celle des songes menteurs. Les principaux commentateurs s'accordent à voir là une indication de l'heure : c'est après minuit que viennent les songes vrais et c'est avant minuit qu'Enée sort par la porte des songes faux (3). On ne doit pas regarder le VI^e livre comme formant, à lui seul, le récit d'un rêve sans réalité. La part des songes est d'ailleurs assez belle dans le « roman » de l'Énéide.

(1) *En.*, IV, 465-468.

(2) *En.*, V, 636-639.

(3) Voyez HOR., *Sat.*, I, 10, 33. Cf. les notes de LEJAY, aux pp. 561-562 de son Virgile. Cf. aussi NORDEN, *Vergils Aeneis*, Buch VI. Leipzig, Teubner, 1903, pp. 339-340, et W.-S. MESSER, *The Dream in Homer and Greek Tragedy*, New-York, Columbia University Press, 1918, p. 45.

Mais le « roman » n'est ici qu'un élément secondaire. Ce qui distingue l'Énéide, c'est son caractère national. Dans quelle mesure Virgile a-t-il su faire concourir les songes au dessein général de son œuvre ?

Plus étroitement rattachés à l'action que tels épisodes fameux — la rencontre d'Anchise aux Enfers, ou le bouclier d'Enée, par exemple, — quelques-uns de ces songes n'en offriront pas moins des passages aussi pleins de sens, pour le Romain, que le vers :

Tu regere imperio populos, Romane, memento (1).

« Nous qui t'avons suivi sur les mers soulevées » disent les Pénates à Enée, « c'est nous aussi qui porterons jusqu'aux astres » le nom de tes petits-fils, et qui donnerons à leur ville l'empire du monde ».

Idem venturos tollemus in astra nepotes,
Imperiumque urbi dabimus (2).

Le Tibre, s'adressant à Enée, rappelle en quelques mots ce que lui doit l'Italie :

Troianam ex hostibus urbem
Qui revehis nobis (3).

« Toi, qui nous rends la cité troyenne arrachée à ses ennemis... » mais il se hâte d'ajouter que, ce faisant, Enée sauve Pergame et en fait une « ville éternelle » :

aeternaque Pergama servas.

Plus significative encore est la réponse que le dieu Faunus envoie, par un songe, au roi Latinus :

Externi venient generi, qui sanguine nostrum
Nomen in astra ferant quorumque ab stirpe nepotes
Omnia sub pedibus, qua sol utrumque recurrens
Aspicit Oceanum, vertique regique videbunt (4).

Un gendre étranger arrivera qui, uni à notre sang, élèvera notre nom jusqu'aux cieux, et dont les descendants verront prosternés à leurs pieds, soumis à leur empire, tout ce que, dans sa course, le soleil éclaire d'un Océan à l'autre.

Vers hautains, tels qu'on en pourrait graver aux frontons des temples et aux portes des villes, et qui devaient plaire à l'orgueil romain.

(1) *En.*, VI, 851.

(2) *En.*, III, 158-159.

(3) *En.*, VIII, 36-37.

(4) *En.*, VII, 98-101.

Il en est d'autres, cependant, où s'exprime moins la fierté du peuple prédestiné que l'amour de la terre italienne.

En des vers qui nous rappellent ceux où Virgile saluait la *magna parens frugum, magna virum* (1), les Pénates font entrevoir à Enée quel pays est destiné à son établissement :

Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt,
Terra antiqua, potens armis atque ubere glaebae :
Oenotrii coluere viri ; nunc fama minores
Italiam dixisse, ducis de nomine, gentem.
Hae nobis propriae sedes ; hinc Dardanus ortus
Jasiusque pater, genus a quo principe nostrum (2).

« Il est un pays que les Grecs appellent Hespérie, terre antique, puissante par les armes, riche de la fécondité de ses terres : les Oenotriens l'habitèrent ; on dit que maintenant leurs descendants l'ont appelé Italie, du nom de leur chef. Là est notre vraie demeure : c'est là que Dardanus est né, et Jasius, ancêtres de notre race. »

Et quand le dieu du Tibre, apparaissant à Enée, révèle qui il est, c'est tout un paysage familier aux Romains, qui est esquissé, à grands traits, en ces vers :

Ego sum, pleno quem flumine cernis
Stringentem ripas et pinguia culta secantem,
Caeruleus Thybris, coelo gratissimus amnis.
Hic mihi magna domus, celsis caput urbibus exit (3).

« Je suis celui que tu vois couler à pleins bords, en rongant ses rives, à travers de fertiles campagnes, le Tibre azuré, le fleuve le plus aimé des dieux. Ici est ma vaste demeure, et mon cours commence entre de fières cités. »

Déjà dans les *Géorgiques*, Virgile nous avait fait voir des fleuves lents baignant des murs antiques :

Fluminaque antiquos subterlabentia muros (4),

et comme ici, alliait à la majesté du paysage l'évocation de la grandeur des cités riveraines. Mais tous ces passages, qui marquent autant d'étapes dans la marche des événements, qui contribuent pour une si large part à donner à l'œuvre son caractère national, c'est à peine si nous nous sommes aperçus jusqu'ici qu'ils font partie de récits de songes. Que sont-ils quand on les considère séparément?

(1) *Georg.*, II, 173-74.

(2) *En.*, VIII, 62 sqq.

(3) *En.*, III, 163 sqq.

(4) *Géorg.*, II, 157.

III

Nous pouvons nous reporter, pour l'examen que nous allons entreprendre, à n'importe lequel des grands récits de songes que nous avons rencontrés précédemment. Tous sont bâtis sur un même plan et l'un d'entre eux donne l'idée de ce que sont tous les autres.

Il faut faire une exception, toutefois, pour le songe du roi Latinus (1) : il s'agit ici d'une consultation d'oracle, d'une scène d'incubation : l'esprit religieux de Virgile, sa passion d'archéologue pour les antiquités nationales expliquent ici l'abandon du type de songe qu'il avait adopté. En se bornant aux poèmes homériques, Virgile pouvait déjà faire un choix parmi plusieurs variétés de récits de songes. Certains déjà n'agissaient sur la marche des événements que d'une façon subtile, en créant une atmosphère plus qu'en provoquant des actes. Virgile, si artiste pourtant, ne semble pas s'être soucié de pareil raffinement. Il a préféré un récit simple, commode, qui peut se rattacher directement, solidement pourrait-on dire, à l'action. Il s'est privé aussi des ressources que pouvait lui offrir le songe allégorique, déjà essayé par Homère (2) et qui sera repris par les Tragiques : parti-pris de simplicité ? indifférence romaine pour des subtilités auxquelles pouvaient s'intéresser des Grecs ? Quoi qu'il en soit, les songes virgiliens peuvent se ramener à un seul type. Nous avons vu comment ils avaient été soumis aux exigences d'un ensemble : au plan, comme à l'esprit d'une grande œuvre.

Invariablement, le récit du songe, chez Virgile, commence par un exposé des circonstances ; exposé plus ou moins complet, suivant les cas : lieu, temps, personnage qui sera l'objet de la vision. Telles de ces circonstances, le lieu et le personnage par exemple, ont été le plus souvent indiquées par le contexte. Mais ce sont là des détails secondaires, et qui pourraient être omis sans grand inconvénient dans un récit abrégé : tel celui où Vénus raconte les événements qui précédèrent le départ de Didon.

Ipsa sed in somnis inhumati venit imago
Coniugis (3).

(1) *En.*, VII, 81-101.

(2) *O.-I.*, XIX, 535-558. Cf. W.-S. MESSER, *Op. laud.*, pp. 30-34.

(3) *En.*, I, 353-354.

Si bref que soit ce préambule, il mentionne néanmoins une circonstance : *in somnis*. Elle est capitale. Sous une forme ou sous une autre, mêlée ou non à l'indication d'autres circonstances, nous la retrouvons dans tous les songes de l'Énéide (1).

Cette seule indication nous permet de faire la distinction entre un songe et une vision nocturne, telle, par exemple, l'apparition d'Anchise (2).

C'est un truisme de dire que, pour qu'il y ait songe, il faut qu'il y ait un dormeur. Pourtant, ce truisme doit être rappelé ici : c'est le mot exprimant l'idée de sommeil — *somnus* ou *quies* — qui nous permettra de juger que nous avons affaire à un songe. Car, à la différence d'Homère, Virgile n'envoie pas à ses héros un *ὄνειρος*, un dieu-songe, comme celui que nous voyons, dans l'*Iliade*, envoyé à Agammenon (3). Ce songe « est une individualité. » Nulle part, il n'est dit qu'Agamemnon *a rêvé* que Nestor lui apparaît, ou qu'il l'a aperçu *dans son sommeil* (4). Ces indications, en effet, sont ici parfaitement superflues. Tel n'est pas le cas pour les songes de l'Énéide.

Les diverses circonstances une fois indiquées, Virgile passe au récit proprement dit. Il nous décrit l'apparition ; c'est, pour nous borner aux récits principaux, un dieu : Mercure (5) ; le dieu Tibre (6) ; ou une divinité infernale : Allecto, mais sous les traits de Calybé (7) ; ou bien un mort : Sychée (8), Hector (9) ; enfin Virgile fait s'animer et parler les Pénates (10).

- (1) II, 270 : *In somnis ecce ante oculos...*
 III, 150-151 : *visi ante oculos adstare iacentis*
 In somnis...
 IV, 353 : *Admonet in somnis...*
 IV, 465-466 : *Agit ipse furentem*
 In somnis ferus Aeneas.
 IV, 557 : *Obtulit in somnis...*
 V, 636 : *Nam mihi Cassandrae per somnum vatis imago...*
 VII, 88 : *Pellibus incubuit stratis somnosque petivit.*
 VII, 414 : *Iam mediam nigra carpebat nocte quietem.*
 VIII, 30 : *seramque dedit per membra quietem.*

(2) *En.*, V, 721-740.

(3) HOM., *Ib.*, II, 1 sqq.

(4) W.-S. MESSER, *op. laud.*, p. 3.

(5) IV, 558.

(6) VIII, 31 sqq.

(7) VII, 415-419.

(8) I, 354.

(9) II, 270.

(10)

En quelques touches sobres, voici dépeint le dieu-Tibre (1) :

Huic deus ipse loci, fluvio Tiberinus amoeno
Populeas inter senior se attollere frondes
Visus ; eum tenuis glauco velabat amictu
Carbasus et crines umbrosa tegebat arundo.

Alors le dieu même de la contrée, le Tibre au cours délicieux, lui apparaît sous les traits d'un vieillard, se dressant parmi le feuillage des peupliers ; un léger tissu le drape dans ses plis azurés, et sa chevelure est ombragée de roseaux.

Tout y est : le portrait du dieu, avec ses attributs caractéristiques de divinité fluviale, se détachant sur un fond de paysage.

Voici Mercure, plus rapidement esquissé, beau de la beauté d'un jeune dieu, « cheveux blonds et membres brillants de jeunesse ».

Et crines flavos et membra decora iuventa (2).

Mais Virgile se plaît davantage, dans les songes, à évoquer des visions effrayantes.

La vieille Calybé, devant l'indifférence railleuse de Turnus, redevient bien vite la Furie Allecto, qui remplit d'effroi le Rutule :

tot Erinys sibilat hydris,
Tantaque se facies aperit ! Tum, flammae torquens
Lumina, cunctantem et quaerentem dicere plura
Reppulit, et geminos erexit crinibus angues,
Verberaque insonuit, rabidoque haec addidit ore (3).

...tant la Furie fait siffler de serpents, tant sa face apparaît horrible ! Alors, roulant des yeux de flamme, elle le repousse, hésitant et cherchant ses mots, elle dresse de sa chevelure deux serpents, et fait sonner son fouet, et de sa bouche furieuse prononce ces paroles...

Quant aux morts, ils apparaissent avec leurs blessures saignantes :

... *traiectaque pectora ferro Nudavit...* (4)

On retrouve là l'écho d'une croyance naïve et universelle (5). Faut-il voir ici le souvenir *conscient* de ces très vieilles idées ?

(1) III, 148.

(2) *En.*, IV, 559.

(3) *En.*, VII, 447 sqq.

(4) *En.*, I, 355-56.

(5) « Les fantômes des morts, soit qu'on les voie dans l'autre monde, soit qu'ils apparaissent dans les songes, gardent les traces des blessures qui ont amené la mort... » W.-S. MESSER, *op. laud.*, p. 14, note 42. Cf. *En.*, VI, 450 ; *ibid.*, 495 sqq.

Virgile, en tout cas, s'est rendu compte qu'il pouvait tirer de ce motif un excellent parti littéraire : il oppose l'Hector de l'apparition, blessé, sanglant, noir de poussière, à l'Hector triomphant d'autrefois :

In somnis ecce ante oculos maestissimus Hector
 Visus adesse mihi largosque effundere fletus,
 Raptatus bigis, ut quondam, aterque cruento
 Pulvere perque pedes traiectus lora tumentes.
 Hei mihi, qualis erat ! Quantum mutatus ab illo
 Hectore, qui redit exuvias indutus Achilli,
 Vel Danaum Phrygios iaculatus puppibus ignes !
 Squalentem barbam et concretos sanguine crines,
 Vulneraque illa gerens, quae circum plurima muros
 Accepit patrios (1).

« Voilà qu'en songe je crus voir devant moi Hector, tout triste et répandant d'abondantes larmes, tel que naguère je le vis, traîné par le char de son vainqueur, tout souillé d'une poussière sanglante, les pieds gonflés et traversés par des courroies. Malheur à moi ! en quel état il m'apparut ! combien différent de cet Hector qui rentrait revêtu des dépouilles d'Achille, ou qui venait de lancer les torches phrygiennes sur les vaisseaux des Grecs ! Il avait la barbe sordide, les cheveux collés par le sang, il portait ces blessures qu'il reçut si nombreuses autour des murs de sa patrie. »

Quant aux images des Pénates, qui interviennent dans le songe du début du III^e livre, il serait difficile de leur conférer la majesté d'un dieu vivant ; on ne peut accorder non plus à ces images tutélaires les caractères terrifiants qui distinguent l'apparition d'un mort ou d'une divinité infernale. Virgile nous les montrera baignées d'une clarté lunaire, et par là transfigurées, et prêtes à assumer leur mission prophétique :

Effigies sacrae divum Phrygiique Penates
 Quos mecum a Troia mediisque ex ignibus urbis
 Extuleram, visi ante oculos adstare iacentis
 In somnis, multo manifesti lumine, qua se
 Plena per insertas fundebat luna fenestras (2).

« Les images sacrées des dieux et les Pénates phrygiens, que j'avais emportés avec moi de Troie en flammes, m'apparurent en songe, se dressant devant moi, éclairés d'une vive lumière que la lune en son plein déversait sur eux en pénétrant par les ouvertures pratiquées dans les murs. »

Mais l'essentiel, dans les songes de l'Énéide, ce sont les paroles prononcées. La description de la vision leur est subordonnée,

(1) *En.*, II, 270-279.

(2) *En.*, III, 148-152.

et ne sert qu'à les environner de circonstances particulièrement émouvantes, destinées à leur donner leur pleine valeur. C'est généralement l'apparition seule qui parle. Parfois aussi, une conversation s'engage, comme entre Enée et Hector (1), entre Turnus et Allecto (2). Mais les vers mis dans la bouche d'Enée ou de Turnus ne font guère qu'ajouter de nouveaux détails ou provoquer une nouvelle réponse. Les phrases décisives sont toujours prononcées par le dieu ou par le spectre du mort : nous avons vu le rôle de premier plan qu'elles jouent dans le poème : c'est évidemment pour en souligner l'importance que Virgile a tenu à les mettre dans la bouche d'êtres surnaturels.

La vision a parlé, elle peut s'évanouir. Virgile ne la fait pas rester inutilement en scène ; parfois seulement, un dernier geste ajoute à l'éloquence de ses paroles. Hector enlève le foyer sacré du sanctuaire où il est entretenu :

Sic ait, et moenibus vittas Vestamque potentem
Aeternumque adytis effert penetralibus ignem (3).

Allecto, lançant à Turnus sa torche, enflamme le cœur du jeune homme de haine et de colère :

Sic effata facem iuveni coniecit, et atro
Lumine fumantes fixit sub pectora taedas (4).

Disparition de la vision, effroi du dormeur, réveil, sont indiqués très brièvement. En voici quelques exemples :

Tum gelidus toto manabat corpore sudor,
Corripio e stratis corpus... (5)
Dixit, deinde lacu Fluvius se condidit alto,
Ima petens ; nox Aenean somnusque reliquit (6).
... sic fatus nocti se immiscuit atrae.
Tum vero Aeneas, subitis exterritus umbris,
Corripit e somno corpus... (7)

Il arrive même que le récit se termine brusquement. C'est le cas du songe d'Enée : il s'achève sur les vers cités plus haut ; il n'est pas question de la disparition du spectre d'Hector, et c'est le bruit de la bataille, se rapprochant de plus en plus, qui arrache Enée ausommeil...

M. H. N.

(1) *En.*, II, 281-295.

(2) *En.*, VII, 421-444 ; 452-455.

(3) *En.*, II, 296-297.

(4) *En.*, VII, 456-457.

(5) *En.*, III, 175-176.

(6) *En.*, VIII, 66-67.

(7) *En.*, IV, 570-572.